AVRIL 1909

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE

Publiée par l'ÉCOLE LITTÉRAIRE

PREMIÈRE ANNÉE

SOMMAIRE

JEAN CHARBONNEAU. — **Le Grand Fleuve**.... 97

ALBERT LOZEAU. — **Face à la Vie !**..... 99

ALPHONSE BEAUREGARD. — **L'Eglise morte**... 100

ALBERT DREUX. — **Pascale**..... 101

CHARLES GILL. — **A Dellius**..... 103

ERNEST TREMBLAY. — **L'Usine-Minotaure**..... 104

HECTOR DEMERS. — **L'Hirondelle**..... 106

J. A. LAPOINTE. — **Fenêtres closes**..... 107

ALBERT FERLAND. — **Pâques dans les Bois**.. 108

JULES TREMBLAY. — **Naufrage**..... 109

LOUIS-JOSEPH DOUCET. — **Paysage d'Antan**... 110

ENGLEBERT GALLÈZE. — **Le Printemps sourit** 112

GERMAIN BEAULIEU. — **Diplomatie conjugale** 113

G. A. DUMONT. — **Etude historique**..... 123

LOUIS-JOSEPH DOUCET. — **L'Horizon**..... 128

Secrétaire de la Rédaction : GERMAIN BEAULIEU

CASE POSTALE 81

MONTREAL

L'ÉCOLE LITTÉRAIRE

(Fondée en 1895)

GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française,
PRÉSIDENT D'HONNEUR,
GERMAIN BEAULIEU, PRÉSIDENT,
ALP. BEAUREGARD,
JEAN CHARBONNEAU,
HECTOR DEMERS, SECRÉTAIRE,
GONZALVE DESAULNIERS,
L.-J. DOUCET, TRÉSORIER,
G. A. DUMONT,
ALBERT FERLAND,
CHARLES GILL,
J. A. LAPOINTE,
LIONEL LEVEILLÉ (Englebert Gallèze),
ALBERT MAILLÉ (Dreux),
E. Z. MASSICOTTE,
EMILE NELLIGAN,
ERNEST TREMBLAY,
JULES TREMBLAY.

L'abonnement au TERROIR est de $2.00 par année pour le Canada et les Etats-Unis, et de 12 francs pour les pays d'Europe. L'année commence avec le numéro de janvier.

Toute communication concernant la revue doit être adressée au secrétaire de la rédaction.

ARBOUR & DUPONT, IMPRIMEURS-ÉDITEURS, 419 et 421, rue Saint-Paul.

LE GRAND FLEUVE

Dans sa force toujours vivace et rajeunie,
Son flot vibrant, semblable aux appels des clairons,
Le grand Fleuve, emporté dans sa course infinie,
Magnanime, apparaît, faisant rêveurs, nos fronts.

Venu du fond des temps dont il porte les traces,
Il vit des jours sans nombre et d'implacables nuits ;
Tant de siècles l'auront vu passer, tant de races
Et tant de bords anciens qu'il peupla de ses bruits,

Entendirent sa plainte aux rythmes innombrables,
Qu'on ignore quels monts aux lumineux sommets
Trempèrent, les premiers, dans ses eaux vénérables,
Leurs rocs majestueux, ou leurs vierges forêts.

De ses secrets passés, nul n'entrouvrit les voiles.
Peut-être existe-t-il de toute éternité,
Ayant toujours vécu sous les mêmes étoiles,
Resplendissant de gloire et de mâle fierté.

Peut-être a-t-il régné sur le passé du monde,
Consolateur profond des douleurs et des deuils,
Ayant toujours porté sa semence féconde
Et prodigué la vie aux champs avec orgueil.

Peut-être est-il issu d'un antique désastre,
Alors que surgissant de l'abîme irrité,
Il voulut d'un seul coup s'élancer vers les astres,
Dans un frémissement de fière liberté.

Aux siècles fabuleux des légendes anciennes,
Alors que l'homme errait aux sentiers toujours verts,
Peut-être apparut-il aux croyances sereines,
Comme un dieu tout-puissant gardien de l'Univers.

Peut-être a-t-il prédit les sombres destinées,
Ou, fut-il des premiers peuples le berceau ;
Ou, peut-être, vit-il, aux soirs de leurs années,
Les empires croulant, marqués du même sceau.

Sans arrêter le cours de son lointain voyage,
Dans la splendeur des prés et sous les soleils d'or,
Il portait ses flots bleus de rivage en rivage,
Et, pourtant harassé, recommançait encor.

Et maintenant, gonflé de sa puissance, il passe,
Mirant comme jadis les pans du ciel d'azur,
Remplissant de sa voix grandiose l'espace,
Et devinant enfin l'aube des temps futurs.

Il présage déjà la nouvelle logique,
Que les peuples savants demain proclameront ;
Et l'humaine science en sa grandeur magique,
Devant qui les erreurs grossières tomberont ;

Le triomphe éclatant des sublimes pensées,
Le changement des lois et les dogmes vieillis ;
Et nos vaines vertus par d'autres remplacées
Et les cultes d'hier à jamais abolis ;

La lutte pour le Vrai, les doctrines des sages,
La Raison inclinée aux doutes éternels,
Et l'insondable Amour avec ses vains mirages,
A qui, de siècle en siècle, on dressa des autels.

Il coule, irrésistible et rempli de lumière,
Triomphal précurseur des combats à venir ;
Et ses eaux, renaissant de leur force première,
Impétueusement roulent vers l'Avenir.

Et debout sur la rive aux sables sans limite,
Seuls et prêtant l'oreille aux murmures des vents,
L'Humanité contemple et le Rêve médite
Devant le Fleuve immense aux flots toujours mouvants !

Extrait des *Blessures*, en préparation.

Jean CHARBONNEAU.

FACE A LA VIE !

Pour *Le Terroir*

Maintenant, je suis fort contre la destinée !
J'ai cuirassé mon cœur d'énergique vouloir ;
Et telle est ma puissance et tel est mon pouvoir
Que j'ai vaincu d'un coup ma détresse obstinée !

J'ai reconquis mon âme au sort abandonnée,
Et j'ai dit : Ouvre enfin tes ailes vers l'espoir,
Et, d'un vol assuré, franchis l'horizon noir
Où la triste langueur t'avait emprisonnée !

J'ai relevé le front, qu'éclaire mieux le ciel.
J'avance confiant par le monde réel,
Avec la majesté superbe du courage !

Face à la vie ! et trève aux plaintes comme aux cris !
Quand le héros combat l'ennemi qui l'outrage,
Craint-il de voir le sang rougir ses bras meurtris ?

Albert LOZEAU.

L'EGLISE MORTE

Chiniquy, lève-toi, le marbre du tombeau
Pèse moins, sur ton front, que l'horrible sarcasme.
N'entends-tu pas gémir l'acier sous le marteau ?
N'entends-tu pas crouler les poutres dans un spasme ?

C'est un temple qui meurt, celui que tu bâtis ;
Et, du quartier des juifs et des prostituées,
Ainsi que des passants perdus dans ce fouillis,
S'élève, à ta mémoire, un concert de huées.

Les murs semblent rongés par des rats monstrueux ;
Déjà brille au soleil le zinc des tuyaux d'orgue.
Dérision greffée au travail ruineux,
On fera, Chiniquy, de ton temple, une morgue.

Tes ouailles ont fui vers leurs anciens autels,
Au déclin de ta voix frémissante d'audace.
Tu n'avais pas au cœur le sceau des immortels,
Elles ont vu la route ailleurs que sur tes traces.

Par la seule vertu des phrases, tu voulais
Réformer les chrétiens selon ton exigence.
Quel saint t'avait choisi ? Rêvais-tu d'un palais,
D'humanité nouvelle ou de basse vengeance ?

Ton geste fut naïf. Songe à l'art de Luther ;
Ce sombre révolté comprenait les conquêtes.
Le peuple ne connaît que l'argument du fer.
Tu n'étais qu'un rhéteur et te crus un prophète.

Dans l'éternel savoir, cruel aux malchanceux,
Ne regrettes-tu pas d'avoir cherché la foule,
D'avoir tenté la gloire en t'accrochant aux cieux ?
Ecoute : le fer grince et la pierre s'écroule.

Au refuge abhorré les femmes pleureront
Sur d'exangues débris rapportés par le hâvre ;
Et là même, où l'espoir t'élargissait le front,
Ton spectre n'aura pas la place d'un cadavre.

Alphonse Beauregard.

Février 1909.

PASCALE

L'ivresse du printemps chante en mon âme blanche,
Au son des carillons que les clochers divins
Egrènent par les cieux et par les gais chemins,
Les chemins de printemps et les cieux de pervenche.

Alleluia ! L'Église, en ce jour d'heur, épanche
La paix et la douceur du bon Galiléen.
L'ivresse du printemps chante en mon âme blanche,
Au son des carillons dans les clochers divins.

Le cortège pascal se rue, en avalanche,
Aux portiques sacrés du temple. Un sacristain
A fait ruisseller l'or des cierges, par essaim ;
L'orgue imite, piano, le son voilé d'une anche...

L'ivresse du printemps chante en mon âme blanche.

Albert Dreux.

AD DELLIUM

Carminum, liber II.

Aequam memento rebus in arduis
Servare mentem, non secus in bonis
Ab insolenti temperatam
Laetitia, moriture Dellî ;
Seu moestus omni tempore vixeris,
Seu te in remoto gramine per dies
Festos reclinatum bearis
Interiore nota Falerni.
Quo pinus ingens albaque populus,
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis, et obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo,
Huc vina, et unguenta, et nimium brevis
Flores amoenos ferre jube rosae,
Dum res, et aetas, et Sororum
Fila trium patiuntur atra.
Cedes coemtis saltibus, et domo,
Villaque, flavus quam Tiberis lavit,
Cedes ; et exstructis in altum
Divitiis potietur heres.
Divesne prisco natus ab Inacho
Nil interest, an pauper et infima
De gente, sub divo moreris,
Victima nil miserantis Orci.
Omnes eodem cogimur : omnium
Versatur urnâ, serius, ocius
Sors exitura, et nos in aeternum
Exilium impositura cymbae.

A DELLIUS

Traduit d'Horace.

Souviens-toi, Dellius, dans l'épreuve et la peine,
Dans les félicités que le sort peut offrir,
De conserver une âme également sereine,
Car il te faut mourir ;
Soit que ton cœur, sans trève ait langui de tristesse,
Soit que, loin des tracas, tu te sois réjoui,
Buvant, couché sur l'herbe en des jours de liesse,
Le Falerne vielli.
A l'ombre hospitalière où frémit la ramure
Du peuplier d'argent et du pin orgueilleux,
Au bord de ce ruisseau fugitif qui murmure
Dans son lit sinueux,
Ordonne d'apporter les parfums et l'amphore,
Et du riant rosier les éphémères fleurs,
Heureux vivant ! tandis que le permet encore
Le noir fil des trois Sœurs.
Il faudra le quitter ton domaine splendide,
Ta villa que le Tibre arrose de flots d'or
Il faudra la quitter ! Un héritier avide
Comptera ton trésor.
Qu'importe que tu sois issu de race infime
Ou riche et descendant de l'antique Inachus,
Ou bien sans autre toit que l'azur, ô victime
De l'implacable Orcus !
Nous sommes tous poussés au même précipice ;
Car, de l'urne sorti, notre destin mortel
Nous jette tôt ou tard dans la barque qui glisse
Vers l'exil éternel.

Charles GILL.

RIRE ET PLEURER

Quand nous voyons les pauvres petites ouvrières s'engouffrer par milliers dans les filatures, il nous semble que c'est parfois la société qui rétablit le tribut au Minotaure.

L'USINE-MINOTAURE

(Gazette rimée)

Aux fill's d'la fact'rie d'coton
respectueusement je dédie.
E. T.

Ah ! parents, vous payez trop cher !
Faut-il que le Travail restaure
Le barbare impôt de la chair,
Offert jadis au Minotaure ?

. . . . . .

Ninette atteignant ses quinze ans
N'avait jamais quitté le gîte
D'une famille d'artisans.
C'était une pauvre petite.

Mais pour faire aller la maison,
—Malgré la chère créature,
Qui dut se rendre à la raison—
Elle entrait à la filature.

Et tous les jours, du même pas,
Sous le même manteau noisette,
Elle allait, portant son repas
Enveloppé d'une gazette.

Auprès des longs fuseaux d'airain
Elle penchait sa maigre échine,
Laissant filer, filer le brin,
Pour alimenter la machine.

Les heurts des engins tapageurs,
L'engrenage guettant des proies,
Mêlaient des hurlements rageurs
A la tempête des courroies.

Tremblante, dans ce bruit d'enfer,
Elle a des frayeurs ridicules,
Croyant que les monstres de fer
Vont l'étreindre en leurs tentacules.

Les contre-maîtres polissons
Firent la première blessure
A ce cœur tout plein de chansons,
A cette âme sans flétrissure.

Trop tôt revenait le matin ;
L'atelier lui parut sinistre.
Elle ploya sous son destin
Et son œil se cercla de bistre.

Comme les petits avaient faim,
Ninette n'eut pas de jeunesse.
Elle gagnait, gagnait du pain
Et se mourait par droit d'ainesse.

Un soir, loin des milieux troublants,
Cette petite fleur craintive
Refermait ses pétales blancs,
Comme sa sœur, la sensitive.

Et l'on n'entendit plus le pas
De l'enfant au manteau noisette,
Qui passait, avec son repas
Enveloppé d'une gazette.

Ernest Tremblay.

L'HIRONDELLE

L'air est plein de ses cercles fous,
De gazouillements, de coups d'aile,
De petits cris semés sur nous,
Plein du salut de l'hirondelle.

Car voici les jours printaniers :
Elle vient des pays étranges
Où verdissent les citronniers,
L'oranger constellé d'oranges.

L'hiver défunt, cheminant droit,
Elle cingle d'un vol agile,
Vers l'angle osbcur de quelque toit,
Où se suspend son nid d'argile.

Si le cher nid est là toujours,
Malgré les neiges et la bise,
Elle refile ses amours
Près du mur de la maison grise.

Aux approches du souffle froid,
Pour un trajet de mille lieues,
Abandonnant leur gîte étroit,
On verra fuir dix ailes bleues.

Avril 1909. Hector Demers.

FENETRES CLOSES

Te souviens-tu ? — C'était en mai :
Le printemps coulait dans les saules,
Et le bleu lilas parfumé
Penchait ses fleurs sur tes épaules.
Nous allâmes dans les gazons
Nous asseoir, et parler de choses
Qui font s'arrêter les chansons,
Lorsque l'Amour baise les roses.

Te souviens-tu ? — Le firmament
Était plein d'étoiles jolies,
Et les oiseaux, en s'endormant,
Devaient rêver à des folies.
Je posai ta main sur mon cœur,
Ta main si ferme et si petite,
Et tu me dis d'un ton moqueur :
— Je m'en vais, car il bat trop vite.

Hélas ! c'était tristement vrai,
Puisque depuis ce soir superbe,
Nous n'eûmes jamais un secret
A nous dire, à mi-voix, dans l'herbe.
N'importe ! J'aime mon passé,
Comme un père aime sa famille.
Te souviens-tu ? — Je t'embrassai
Souventes fois sous la charmille.

Te souviens-tu ? — Mais, chut ! — J'ai tort
De réveiller ce qui sommeille.
Sois heureuse jusqu'à la mort,
Et dors en paix sur chaque oreille.
Cependant, laisse-moi songer,
Derrières mes fenêtres closes,
A ce temps si bon, si léger,
Où l'Amour osait croire aux roses.

J.-A. LAPOINTE.

PAQUES DANS LES BOIS

Extrait du *Canada chanté*

C'est Pâques dans les bois comme au sein des maisons.
Tandis que l'homme rêve à l'appel des églises,
Les corneilles d'avril, prodigues de chansons,
Annoncent le printemps aux proches forêts grises.

Une immense douceur se mêle au bleu du jour.
Les âmes ne sont plus des neiges prisonnières.
O le chant des clochers qui nous parlent d'amour !
O cri des oiseaux noirs devers les sapinières !

L'espérance du Ciel habite le cœur bon.
C'est Pâques ! Sucriers, chantez dans vos cabanes !
Vous, oiseaux qui semblez des angles de charbon,
Tachez l'azur, criez Pâques sur les savanes !

C'est Pâques dans les bois comme au sein des maisons.
Revenant à leurs nids, le long des forêts grises,
Les corneilles d'avril prolongent leurs chansons,
Tandis que l'homme rêve à l'appel des églises.

1908. Albert Ferland.

NAUFRAGE

Les branches du polype aux formes fantastiques,
Circonviennent la nef dans les flots irisés
Où le soleil épand ses ondes prismatiques.

La carène, les mâts, sur le récif brisés,
S'éclairent par moments de lueurs erratiques,
Avec les cabestans aux treuils vert-de-grisés.

Sous les vagues, l'on voit surgir dans les coursives,
Spectres terrifiants au milieu des espars,
Les voraces requins, les pieuvres répulsives.

Les couples et les baux, les vaigrages épars
Ont éventré l'acier des membrures massives,
Et les débris tordus issent de toutes parts.

Quand passe le jusant, une force invincible
Rejette sur le roc des cadavres rongés
Qui fixent vers la nue un orbite impassible.

Et les atolls naissants, des houles émergés,
Qui montent lentement sur l'épave insensible,
Rougissent leur corail au sang des naufragés.

Jules Tremblay.

PAYSAGE D'ANTAN

Un long vol de corbeaux envahissait la plaine ;
De leurs croassements sur les labours nouveaux,
Ils agaçaient l'écho de la forêt prochaine
Qu'ensanglantait le ciel, de lumineux lambeaux ;

Car le soleil meurtri se couchait dans sa gloire,
Plongeant dans l'inconnu son jour agonisant.
Au loin paissaient les bœufs autour des roches noires
Et le semeur semait le bon grain, en passant,

Et peu à peu la nuit se fit rêveuse et belle,
Répandant son mystère alangui sur les bois ;
Et les corbeaux, songeurs, sous la branche nouvelle,
Eteignirent enfin leur misérable voix.

Tendant au ciel son corps meurtri par les orages,
Un long chicot de pin appelle la pitié ;
Une petite étoile a surgi des nuages,
Prodiguant au vieux tronc un rayon d'amitié.

Un doux rêve a plané sur le sable des grèves,
Et des parfums sans nombre ont voltigé dans l'air ;
Le boipourril a dit ses antiennes brèves,
La tremblaie a frémi dans son feuillage clair.

Et le vieux pont dormait couché sur l'onde brune
Que bordait le sainfoin tremblant au vent du soir ;
C'était à l'heure étrange où le front de la lune
Attache à notre globe un reflet d'ostensoir.

Cette fois, j'ai chanté ma chanson libre et fière
Parmi l'écho des bois et celui du vallon,
Dans l'espoir infini des brises printanières,
Songeant au vieux soldat mourant à Carillon,

L'astre des nuits berça sa chimère attendrie
Au sein du lac frangé de quenouille et de jonc,
L'universelle paix hanta ma rêverie,
Mon âme se remplit de silence profond.

Par le sentier bordé des mousses coutumières,
J'escaladai d'assaut le sommet du rocher ;
En deçà du vieux pont, plus loin que les pinières,
Le mystère d'antan battit mon front penché.

Et dans le vent du soir soufflant sa poésie,
J'ai perçu la chanson d'un monde regretté :
Avec le souvenir, le chant de Crémazie
Pleurait comme une source en mon cœur transporté.

Soirs de mai ! soirs de mai qui parfumez la vie,
Le long de son chemin, de ciel et de lilas,
Vous étanchez, parfois, la soif inassouvie
De l'âme qui vacille au gré des vents, hélas !

Louis-Joseph Doucet.

LE PRINTEMPS SOURIT

Le printemps sourit, à travers les branches,
Dans le bois voilé de tristesse blanche.
La sève aux rameaux éclate et fleurit.
Sourire enivrant ! Infini bien-être !
Oh ! beauté de voir la beauté renaître.
Le printemps sourit.

Le printemps sourit à la plaine immense.
Aux flancs des sillons frémit la semence.
Le sol fecondé donnera son fruit.
Oh ! dans la candeur d'une âme sincère,
Charme d'espérer ! les jours qu'on espère.
Le printemps sourit.

Le printemps sourit aux lèvres des femmes,
Comme un rayon d'or éclairant les âmes.
Des rêves d'amour hantent les esprits.
Ivresses de croire à ce mot suprême !
Oh ! douceur d'aimer ! à l'âge où l'on aime.
Le printemps sourit.

Le printemps sourit au front du poète,
Nimbe de clarté couronnant sa tête :
Le grand mot de gloire est-il un vain bruit ?
Dans l'enchantement d'une extase brève,
Oh ! rêver de voir s'achever son rêve !
Le printemps sourit.

Englebert GALLÈZE.

DIPLOMATIE CONJUGALE

UN ACTE

MADAME (*vingt-cinq ans*), MONSIEUR (*trente ans*)

La scène... est partout la même — Un boudoir. Au dehors, la tempête rage ; la neige, lancée par un vent furieux, crépite, monotone, aux vitres givrées d'arabesques. Il est huit heures.

SCENE PREMIERE

MONSIEUR, MADAME

Enfoui dans un immense fauteuil, Monsieur, absorbé dans la lecture du dernier numéro du *Terroir*, se brûle impitoyablement les pieds à la cheminée. A l'autre bout, gracieusement courbée sur son petit secrétaire, Madame griffonne avec une rapidité voisine du vertige.

MADAME, *elle se lève et, tout en cachetant l'enveloppe, se dirige vers Monsieur.* — Veux-tu être assez gentil de jeter cette lettre à la poste, demain, en descendant à ton bureau.

MONSIEUR. — Sans doute.

MADAME. — C'est un mot à Mme Hébert pour lui demander l'adresse de sa couturière. C'est très important. (*Elle s'assied sur une petite chaise, tout près.*)

MONSIEUR, *exagérant.* — En effet, c'est de la plus haute importance !

MADAME, *railleuse.*—Surtout, ne fais pas comme la dernière fois.

MONSIEUR. — ?

MADAME. — Ne garde pas cette lettre un mois dans la poche de ton habit.

MONSIEUR.— Un mois !.. Tu exagères : quinze jours seulement.

MADAME. — Et elle y serait encore, si...

MONSIEUR. — . . . tu ne venais de temps à autre faire l'inspection de mes habits ?

MADAME. — Il faut bien que je m'assure du sort de mes lettres, de celles que je reçois comme de celles que j'expédie.

MONSIEUR. — Afin de constater que je suis un facteur modèle ?

MADAME. — C'est que tu n'as pas la tête à toi !

MONSIEUR. — Si tu savais la quantité inconcevable de choses assommantes auxquelles il me faut constamment penser !

MADAME. — Et ta femme, tu ne penses pas à elle ?

MONSIEUR. — Oh ! ma femme... ma femme... D'abord, ce n'est pas une chose assommante, ma femme ; et puis... (*Changeant de ton.*) Sois sans crainte ; cette fois-ci, je ne t'oublierai pas.

MADAME, *sèchement.* — C'est à espérer.

Un temps.

MONSIEUR, *tout en feuilletant sa revue.* — Après les reproches que tu m'as faits à cause de ce regrettable oubli...

MADAME. — Je crois bien ! Un oubli qui a failli me brouiller avec Mme la Mairesse : elle m'a attendue tout un après-midi, n'ayant pas reçu ce mot d'excuse.

MONSIEUR. — Après ces reproches, dis-je, il me semble qu'il avait été convenu que nous ne reviendrions plus sur cet incident.

MADAME, *narquoise.* — Oh ! oh ! Monsieur n'aime pas qu'on lui remémore ses fautes.

MONSIEUR, *il se lève, se promène lentement en lançant au plafond des cercles de fumée bleuâtre, puis, s'arrêtant en face de Madame.* — Elle est donc bien extraordinaire la couturière de Mme Hébert ?

MADAME. — Elle excelle dans les tailleurs et les fronces.

MONSIEUR. — Dans les... quoi ?

MADAME. — Dans les tailleurs et les fronces.

MONSIEUR. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

MADAME. — On appelle tailleur, en terme de mode, un genre de robe d'une élégance extrême, qui donne à la personne un chic particulier et qui fait superbement valoir les qualités naturelles de celles qui les portent. Cette mode fait fureur.

MONSIEUR. — Ça ne m'étonne pas... Et les ?.. les ?..

MADAME. — Fronces ?

MONSIEUR. — Oui.

MADAME, *scandalisée.* — Comment, tu ne sais pas ce que c'est ? Quelle ignorance !

MONSIEUR. — Je l'avoue... Je connais bien les quotations de la

Bourse, les meilleures valeurs sur le marché, les derniers scandales parlementaires, les derniers potins municipaux ; mais en fait de fronces... (*Souriant*) je ne sais que celles de tes jolis sourcils, quand j'oublie tes lettres à Mme la Mairesse.

MADAME. — Eh bien, les fronces... ce sont des fronces... Et comme j'aime les fronces, je veux une couturière qui excelle dans les fronces. Voilà !

MONSIEUR. — C'est logique. (*Il s'éloigne en fumant, puis, revenant.*) Est-ce que ça coûte cher, ces machins-là ?

MADAME, *boudeuse*. — Je n'en sais rien.

MONSIEUR. — C'est un petit détail qui a pourtant son importance.

MADAME, *froidement*. — Est-ce que vous mettriez une vile considération pécuniaire en parallèle avec le bonheur de votre femme ?

MONSIEUR. — " Vous... " " votre... " Fichtre ! on ne parle plus qu'au pluriel. Ça devient grave ! De la minute à l'autre, nous voilà transportés au régime nobiliaire. (*Il s'incline avec ironie.*) Madame la marquise désire des fronces ?

MADAME. — Voilà une plaisanterie de fort mauvais goût.

MONSIEUR. — Alors, ne plaisantons plus. Mets de côté tes " vous " et tes " votre ", et, à la place, achète toutes les fronces de la création.

MADAME. — Ce ne sont pas des fronces que je veux.

MONSIEUR. — Ah !.. Quoi donc ?

MADAME. — C'est ce costume tailleur, dont je t'ai dépeint l'élégance.

MONSIEUR. — Ce...

MADAME, *l'interrompant*. — Quelque chose d'un chic !

MONSIEUR. — D'un chic...

MADAME, *avec enthousiasme*. — Oui. Tiens ! figure-toi une jupe un peu collante...

MONSIEUR. — Très bien !

MADAME, *sérieuse*. — N'est-ce pas ?.. Puis un corsage qui moule bien le buste...

MONSIEUR. — Pristi !

MADAME. — ... le tout, joignant à la grâce féminine, un je ne sais quoi de crânement masculin.

MONSIEUR. — Sublime mélange !

MADAME. — Et ce n'est pas tout !

MONSIEUR. — Ah ! ce n'est pas tout ?

MADAME, *changeant de ton.* — Mais pourquoi t'en dire davantage ? C'est le cri du jour. Ainsi, à Paris, à Londres, à New-York...

MONSIEUR, *froidement.* — Et ce costume tailleur merveilleux, c'est absolument nécessaire ?

MADAME, *convaincue.* — Certes ! Toutes mes amies en ont. Regarde un peu autour de toi. (*Il regarde autour de lui.*) Non, quand tu seras sur la rue...

MONSIEUR, *à part.* — Merci de la permission.

MADAME. — Toutes en ont, toutes : Mme Laurendeau, Mme Robitaille, Mme Laverdure, Mme Berthelot, Mme Béliveau... Jusqu'à Mme Perron, qui en a un !

MONSIEUR. — Heureuses mortelles !

MADAME, *très digne.* — Tu ne voudrais pas, je suppose, que ta femme soit mise moins bien que les autres.

MONSIEUR, *impatienté.* — Nous n'en sommes pas sur ce chapitre.

MADAME, *frappant du pied.* — Puisque toutes mes amies en ont !

MONSIEUR. — Ce n'est pas une raison...

MADAME, *rageuse.* — Une raison... une raison !.. Si je devais écouter toutes vos raisons, monsieur le despote, je n'en finirais plus. Il me faudrait me contenter d'un simple châle sur la tête, et, sur le dos, d'une simple robe de dix sous la verge.

MONSIEUR, *agacé.* — Toujours des exagérations !

MADAME. — C'est toi qui exagères. Bien plus, si je t'écoutais, cette robe d'indienne, je ne l'aurais même pas ; et je finirais... par aller...

MONSIEUR, *railleur, il lui met vivement la main sur la bouche.* — Chut ! chut ! Les règlements municipaux ne le permettent pas !

MADAME. — Les hommes sont des monstres ! (*Elle traverse rapidement et va s'asseoir sur un canapé, tout à l'autre bout.*)

MONSIEUR. — Grand'mère Eve disait déjà la même chose.

MADAME.—Oui, des monstres... dont nous sommes les victimes.

MONSIEUR, *très calme, s'arrêtant en face de Madame.* — Des victimes !.. Je voudrais bien savoir quelles sont les victimes, de vous ou de nous. Si nous nous attardons un peu pour le dîner, scène ! Si nous accordons un quart d'heure à l'ami Chose, scène ! Si l'ami Machin passe une heure avec nous, scène ! S'il nous arrive de tourner la tête vers une jolie femme qui passe, scène ! Du matin au soir et du soir au matin, scène ! scène ! ! scène ! ! !

MADAME, *indignée.* — Et c'est toi qui oses avouer que tu regardes les jolies filles qui passent... C'est une infamie !

MONSIEUR. — Je n'ai pas dit ça... D'ailleurs, où serait le mal ?

MADAME. — Je le sais bien que vous ne vous privez de rien, vous, les hommes. C'est le club, ce sont les amis, les cartes, les cigares... Tandis que nous, pauvres recluses...

MONSIEUR, *présentant son étui.* — Un cigare ?.. Pur havane !

MADAME, *levant rageusement les épaules.* — Oh !

MONSIEUR, *s'inclinant.* — Mille pardons, marquise !

MADAME. — Ce n'est pas ainsi que vous agissiez, jadis : au lieu de me railler d'aussi sotte façon, lorsqu'un chagrin faisait perler des pleurs à mes yeux, vous saviez, par des mots d'une douceur infinie— des mots hypocrites, je le vois bien — compatir à mes tristesses. C'était chaque jour des fleurs, des bonbons, des bijoux. Tandis qu'aujourd'hui...

MONSIEUR. — Mais c'est qu'alors nous n'étions pas mariés.

MADAME, *ahurie.* — Ce qui fait ?

MONSIEUR, *très grave.* — Qu'on ne saurait prendre les mouches avec du vinaigre.

MADAME, *au comble de l'indignation.* — Oh ! c'en est trop ! C'est faire trop cyniquement l'aveu de sa bassesse !.. Eh quoi, ces fleurs, ces bijoux, tout cela n'était qu'un piège ?.. Et moi, naïve enfant, je me suis follement, aveuglément, laissée prendre à ce piège ? (*Appuyée sur le dossier du canapé, elle cache sa tête dans son bras, secouée par les sanglots.*)

MONSIEUR, *attendri, il se dirige vers Madame, comme pour la consoler, puis s'arrêtant à mi-chemin, à part, après un moment d'hésitation.* — Non ; si je vais à elle, crac, je suis pris. Il faut être plus diplomate que cela. (*Il retourne se plonger dans son fauteuil.*)

MADAME, *la tête toujours cachée dans son bras.* — Mariée depuis à peine un an, et se faire ainsi maltraiter !.. Et tout cela à cause d'une malheureuse robe dont j'ai besoin !.. Le voilà bien le bonheur sans mélange, l'ivresse de la vie à deux !.. A quoi donc se résument les beaux rêves dont on caressait ma jeune imagination, les images riantes que l'on faisait défiler devant mes yeux éblouis de jeune fille... mes yeux de mouche sans cervelle ?.. (*Avec colère.*) C'est indigne ! c'est monstrueux !..

MONSIEUR, *à part.* — Ça y est !.. On m'avait prédit des scènes de ménage : voilà que ça commence ! Je ne supporterai pas celle-ci davantage... Allons au club, laisser passer la tempête. (*Il se dirige vers la fenêtre.*)

MADAME, *jetant furtivement un regard du côté de Monsieur, à*

part. — Qu'est-ce qu'il marmotte là ? (*Elle s'assied de façon à lui tourner le dos.*)

MONSIEUR, *tambourinant aux vitres, à part.* — Quel temps ! Le moins consciencieux des médecins ne voudrait pas y exposer même sa belle-mère. Et dire qu'il ne me reste plus qu'à choisir entre ces deux choses, la tempête du dehors et l'orage du dedans !

MADAME, *avec un clignement d'œil significatif, à part.*—L'amour et la vanité se font la lutte : l'amour va triompher !

MONSIEUR, *résolument, à part.* — Allons ! de deux maux il faut choisir le moindre. (*Il jette un regard navré vers Madame, puis se retire sur la pointe des pieds.*)

SCÈNE DEUXIEME

MADAME, *seule*

MADAME, *elle ne s'est pas aperçue de la sortie de Monsieur.* — Comme les temps sont changés ! (*Prenant la photographie de Monsieur, sur une petite table, tout près.*) C'est qu'alors on était si élégant dans sa fine redingote... et si bon... et si gentil !.. Puis on savait dire si bien les choses... ces choses qui font palpiter les cœurs et que les jeunes filles écoutent dans l'extase de leurs vingt ans... ces choses qui vibrent à leurs oreilles comme une musique de l'au-delà et qui leur font oublier tout pour n'écouter qu'elles... (*Très triste.*) Mais toutes ces choses, on vient de l'avouer, ne sont que des mensonges... Vos fines moustaches blondes ou brunes, messieurs, combien n'en cachent-elles pas de ces mensonges et de ces baisers perfides... (*Un silence.*) Mais on ne répond pas. (*S'énervant.*) Répondez donc !.. Rien à répondre !.. C'est bien ainsi : les premiers mois, ce sont de votre part — et vous êtes tous semblables, vous autres, les maris ! — des protestations de tous les instants. A vous entendre, le monde n'est rien pour vous : c'est nous qui sommes votre univers. Vous oubliez tout pour nous : la solitude vous est douce, plus que douce, nécessaire même ; vous mourriez sans elle... Quelques mois à peine se sont passés, que l'atmosphère du petit nid vous devient lourde ; vous y dépérissez : il vous faut le grand air, il vous faut des distractions. Alors, vous commencez à songer au club : votre esprit devient fertile quand il s'agit d'inventer des prétextes pour sortir. Puis ce sont les amis, puis ce sont les relations sociales,

puis ce sont les affaires, et patati et patata ! Si bien qu'en fin de compte nous ne sommes plus que des automates préposés au bon fonctionnement de la maison... Nous sommes les mouches que l'on a prises avec un peu de sucre et que l'on noie maintenant dans beaucoup de vinaigre !.. (*S'exaltant.*) Ah ! redevenir ce que j'étais autrefois — indépendante, et libre de ce joug qui m'écrase !.. (*Jetant la photographie et se levant.*) Mais qu'est-ce qui m'en empêche ? J'avais consenti à être ta femme, non ta domestique. Et puisque je ne suis qu'une méprisable mouche prise avec un peu de sucre, adieu ! je ne reste plus sous un toit qui me devient odieux, du moment que je n'y respire plus l'amour.

Elle va pour sortir ; c'est alors seulement qu'elle s'aperçoit qu'elle est seule.

Ah ! (*Regardant de tous côtés.*) il n'est plus là ! (*Riant.*) Et moi qui, depuis un quart d'heure me creuse la cervelle jusqu'au menton à la recherches de belles phrases capables de l'émouvoir ! (*Elle se dirige vers la fenêtre.*) Où peut-il bien être allé ?.. (*Triste.*) Le méchant, me laisser seule, quand j'ai le cœur gros de chagrin !.. S'il était là, je sens que que je pleurerais...et pour de bon, maintenant... Mais je saurai bien me venger ! (*Ecoutant.*) Tiens ! je crois que c'est lui qui revient. Ce qu'il va me le payer ! (*Elle se sauve.*)

SCENE TROISIEME

MONSIEUR, *seul*

La porte du fond s'ouvre sans bruit. Monsieur entre discrètement, son chapeau à la main ; il est couvert de neige.

MONSIEUR, *il s'avance souriant, regarde au fond, puis, s'apercevant que Madame n'y est point.* — Plus ici ? Rentrée si tôt dans sa chambre ?.. Fichtre ! c'est plus sérieux que je ne croyais.

Il dépose son chapeau sur la table, enlève son pardessus qu'il jette sur une chaise, après en avoir retiré une bonbonnière, puis il se rassied confortablement dans son fauteuil.

Là ! c'est ici qu'on est vraiment bien. Au diable le club ! J'ai changé d'idée... Maintenant il s'agit de faire la paix. (*Ouvrant la bonbonnière.*) Voici pour sa gourmandise. (*Tirant de sa poche un petit écrin.*) Voici pour sa vanité. (*Sentencieux.*) A des bonbons et à des bijoux, il n'y a pas une femme capable de résister !.. Et dans cinq minutes, la mienne — qui n'est pas méchante en somme — aura fait le sacrifice de son tailleur, de ses fronces... et de ses nerfs. (*La porte s'ouvre.*) La voici. Soyons diplomate !

SCENE QUATRIEME

MONSIEUR, MADAME

MADAME, *elle s'assure d'un coup d'œil que Monsteur est là, puis elle traverse lentement, en lisant, comme certaine d'être seule.* — ... " Oui, ma chère maman, j'aurais dû t'écouter et ne pas épouser cet homme... "

MONSIEUR, *à part.* — Une lettre à la belle-mère !

MADAME, *même jeu.* — " Après son indigne conduite de ce soir, je suis fermement résolue de retourner vivre auprès de toi... "

MONSIEUR, *à part.*—Diable ! ce n'est pas gai ce qu'elle écrit là !

MADAME, *elle s'est assise à son petit secrétaire et se parle à elle-même en cachettant la lettre.* — Pauvre mère, comme ses prédictions se sont réalisées !..

MONSIEUR, *à part.* — Je lui conseillerai d'aller prédire ailleurs désormais.

MADAME, *même jeu.* — Heureuse, je l'étais hier encore, dans ce petit nid où j'ai vécu tant de douces heures !..

MONSIEUR, *à part.* — Ça va mieux ! Soyons diplomate. (*Il se dirige vers Madame, tout doucement, tendant la bonbonnière dans laquelle il a glissé le petit écrin.*)

MADAME, *même jeu.* — Je croyais alors que la bouche de l'homme est sincère, et que son cœur est constant dans son amour.

MONSIEUR, *à part.*—Ça se gâte ! Il est temps que j'intervienne. (*A Madame.*) Un chocolat, mignonne ?

MADAME, *apparemment très surprise.* — Vous ! (*Froidement.*) Merci. Vous êtes bien prévenant tout à coup.

MONSIEUR, *cajoleur.* — Mon Dieu, quand on a, comme moi, une femme jeune, jolie et gentille à croquer, que ne ferait-on pas pour lui être agréable ?

MADAME, *à part.*—Le truc a réussi ! (*A Monsieur.*) Vous n'avez pas toujours été de cet avis ?

MONSIEUR. — Tu devines bien que ce que j'ai dit tout à l'heure, ce n'était que pur badinage. Voyons, mignonne, tu sais combien je t'aime.

MADAME, *à part.* — Ça y est ! (*A Monsieur.*) Ne dis pas cela, ce serait mentir. Ou bien, tu ne t'aperçois même pas combien sont changés tes sentiments.

MONSIEUR, *à part.* — Je triomphe ! (*A Madame.*) Qu'est-ce qui peut te faire croire à ces choses vilaines ? Ne suis-je pas toujours aussi...

MADAME, *se levant et appuyant sa tête sur l'épaule de Monsieur.* — Je ne sais pas, moi. Seulement, je ressens en mon âme ce quelque chose inconnu, mystérieux, indéfinissable qui murmure de sa voix grave : " Il ne t'aime plus, il ne t'aime plus ! "

MONSIEUR, *pressant Madame contre lui.* — Je ne t'aime plus, moi ?.. C'est insensé, ce que tu dis là !

MADAME, *très candide.* — C'est que... vois-tu... parfois... (*Baissant la tête.*) Je ne sais pas, moi ; je ressens, c'est tout !

MONSIEUR, *très cajoleur, présentant un bonbon.* — Un chocolat ?

MADAME, *résignée.* — Merci ; je n'ai pas faim.

MONSIEUR. — Celui-ci, dans ce coin ; vois comme il est joli. (*Il prend le bonbon et l'approche des lèvres de Madame qui sourit ; il l'y dépose.*) N'est-ce pas ?

MADAME, *croquant le chocolat.* — Méchant, va !

MONSIEUR. — Et celui-ci, maintenant ? (*Il tend ses lèvres mendiant un baiser.*)

MADAME, *montrant la fenêtre.* — On pourrait nous voir.

MONSIEUR, *du même ton que Madame.* — Méchante, va ! (*Il va fermer le rideau.*) Cela te rassure ? (*Revenant.*) Après tout, n'es-tu pas ma femme ?

MADAME. — Qu'importe, l'on pourrait penser...

MONSIEUR. — ... que voici une petite femme et un petit mari qui s'aiment bien ; et rien autre chose.

MADAME, *très câline.* — Vrai, là, tu m'aimes bien ?

MONSIEUR, *lui donnant l'écrin.* — En douterais-tu encore ?

MADAME, *ouvrant le petit écrin.* — La jolie bague !.. Comme tu es gentil !

MONSIEUR. — Et toi ?

MADAME. — Moi ? Je vais t'en donner une grande preuve.

MONSIEUR. — Ah !

MADAME. — Tu sais, ce tailleur ?

MONSIEUR. — Eh bien ?

MADAME. — J'y renonce.

MONSIEUR, *à part.* — J'ai gagné ! (*A Madame.*) Je ne veux pas que tu te prives.

MADAME. — Mais si !

MONSIEUR. — Mais non !

MADAME, *avec un nuage au front.* — Mais si ! mais si !

MONSIEUR. — Je vois que cela te fait de la peine.

MADAME, *visiblement contrariée.* — Non, non ! (*Vivement.*) A moins que tu insistes beaucoup ; alors, je ne voudrais pas te déplaire.

MONSIEUR — Eh non, je n'insiste pas.

MADAME. — Si, si, tu insistes. (*Félinement câline.*) Je devine ce que c'est : tu aimerais me voir en tailleur, ce costume (*Répétant comme une leçon.*) d'une élégance extrême, qui donne à la personne un chic particulier et qui fait superbement valoir les qualités naturelles de celles qui les portent... C'est cela, n'est-ce pas ?

MONSIEUR, *passablement refroidi.* — Je te dis que tu te trompes.

MADAME. — Puisqu'il en est ainsi, je vais me faire violence ; et puisque tu y tiens... je vais l'acheter, cette robe. Mais c'est uniquement pour toi, tu entends, pour que l'on dise : " En a-t-il une chic petite femme ce veinard-là ! "

MONSIEUR, *comique.* — Je ne veux pas que tu fasses un tel sacrifice.

MADAME, *héroïque.* — Si, si ! Pour toi, je suis prête à tout.

MONSIEUR, *avec ironie.* — Comme tu es bonne ! (*A part.*) Je suis roulé, moi.

MADAME. — Nous irons nous promener par les rues les plus passantes, et tu seras fier de ta petite femme. (*Se suspendant à son cou.*) Dis-le donc que tu seras fier !

MONSIEUR, *peu convaincu.* — Je serai fier.

MADAME, *tout à coup d'une anxiété poignante.*—Mais, j'y songe...

MONSIEUR, *s'attendant à tout.* — Quoi donc ?

MADAME, *soucieuse.* — Avec un costume tailleur mon chapeau n'ira pas : un cabriolet !

MONSIEUR, *ahuri.* — Tu crois ?

MADAME. — J'en suis sûre ! Il me faut un merry-widow. Tu connais les merry-widows ?

MONSIEUR. — Si je les connais ?

MADAME. — Tu verras comme c'est élégant.

MONSIEUR. — Je vois cela d'ici.

MADAME. — Alors, c'est entendu ?

MONSIEUR, *avec un soupir.* — C'est entendu !

MADAME, *battant des mains dans une joie folle.* — Tu es un ange !

MONSIEUR. — Décidément, j'aurais mieux fait de me taire : j'aurais peut-être gagné le chapeau...Oh ! les femmes, les femmes !

On a bien raison de dire qu'elles sont le paradis des yeux, l'enfer du cœur... et le néant de la bourse !

MADAME, *avec une moue.* — Méchants maris, n'avez-vous pas à tout cela une grande compensation ?

MONSIEUR. — Laquelle, s'il vous plaît ?

MADAME. — Laquelle ? (*Tendant deux lèvres frissonnantes d'un sourire d'adorable coquetterie.*) Celle-ci !

Ils s'embrassent.

RIDEAU

Germain BEAULIEU.

ETUDE HISTORIQUE

A MON FRÈRE WILFRID

L'histoire est une résurrection.

MICHELET.

I

A la suite des découvertes de Christophe Colomb, les Espagnols et les Portugais avaient jeté les bases de plusieurs établissements dans le sud américain et commencé une exportation considérable d'or dans le vieux monde. Les Anglais, de leur côté, avaient envoyé, en 1497, dans l'extrémité nord du nouveau continent, Jean et Sébastien Cabot. Ces navigateurs découvrirent et explorèrent Terre-Neuve, le Labrador, le Cap-Breton, le Nouveau-Brunswick et l'île du Prince-Édouard. Pour cette raison, les Anglais réclamaient la possession de ces territoires lorsque les Français, plus tard, voulurent y établir des colons. Aussi, c'est dans cette partie du Canada que les premières difficultés surgirent entre les Français et les Anglais.

Trois des principaux peuples de l'Europe se disputaient donc la

possession de l'Amérique, lorsque François Ier se décida d'en réclamer sa part. Il fit donc frêter deux vaisseaux dont il confia la direction à Jacques Cartier, avec mission de trouver un passage à l'ouest vers les Indes occidentales.

Parti de Saint-Malo, en avril 1534, Jacques Cartier arrive, après trois semaines de navigation, à Terre-Neuve qu'il explore ainsi que le détroit de Belle-Isle, le golfe Saint-Laurent et une grande partie de la côte nord. Il partit ensuite pour retourner en France d'où il revint encore en 1535 et en 1541. C'est dans ce dernier voyage qu'il créa, au Cap-Rouge, le premier établissement français, nommé Charlebourg-Royal, mais qui ne prospéra guère, vu le peu d'aide donnée par la France.

Dans notre opinion, la fondation réelle du Canada date du jour où fut fondé Québec, c'est-à-dire du 3 juillet 1608.

Samuel de Champlain, son fondateur, trouva en lutte, à son arrivée, deux des principales tribus sauvages, les Hurons et les Iroquois. Il crut devoir prendre parti pour les premiers et il livra avec eux, de 1609 à 1615, plusieurs combats aux Iroquois, sans pouvoir les vaincre complètement. Aussi, à l'époque de la mort de Champlain, ils étaient encore les maîtres des environs de Québec.

Champlain s'appuyait beaucoup, lorsqu'il fonda Québec, sur la protection de Henri IV, qui ne lui fit pas défaut d'ailleurs. L'assassinat de ce roi, deux ans plus tard, fut donc pour lui une grande perte. Il se vit alors obligé de ne compter que sur la compagnie dont il était en quelque sorte l'agent. Malheureusement, cette compagnie ne parut guère s'occuper que du commerce des fourrures et d'en réaliser les plus gros profits possibles. Elle négligea tellement ses obligations que, vers 1627, il n'y avait dans le pays que peu de colons et encore étaient-ils dépourvus de toutes les nécessités de la vie. Ayant constaté cela, Champlain demanda à Louis XIII plus de pouvoirs afin de lui permettre de mieux réaliser son désir le plus ardent, qui était de créer une colonie au lieu d'une simple exploitation du commerce des fourrures. Le roi acquiesça à sa demande et le nomma son lieutenant au Canada. Il accordait ainsi au dévoué fondateur une plus grande autorité et le rendait plus apte à atteindre son but.

En 1627, la Compagnie des Cent-Associés fut instituée à Paris avec le haut patronage de Richelieu. Cette compagnie s'étant

aperçue de la détresse des colons français, elle envoya plusieurs vaisseaux chargés de vivres et de vêtements. Mais ces vaisseaux furent saisis en route par le commandant Kertk au service de l'Angleterre (1628).

Le même commandant, l'année suivante, vint faire le siège de Québec et s'en empara. Champlain et plusieurs autres Français furent embarqués à bord des vaisseaux anglais et transportés en Angleterre, d'où ils passèrent en France. Il ne resta au Canada que quelques familles. Ainsi se termina, après vingt et un ans de travaux et de sacrifices faits par Champlain, le premier essai de colonisation tenté par la France.

La guerre que se faisaient alors, en Europe, l'Angleterre et la France, ayant pris fin, un traité de paix fut signé entre les deux parties belligérantes (1632). Par ce traité, le Canada retourna en la possession de la France. Mais, durant les trois années d'occupation anglaise, le Canada avait été fort négligé, et lorsque Champlain y revint, en 1632, il trouva tout à reprendre. Cependant, Champlain ne se découragea pas. Il se remit à l'œuvre avec une nouvelle ardeur, tâchant de refaire tout ce qui avait été détruit, quoiqu'il reçut peu d'aide de la part de la Compagnie des Cent-Associés. Il ne put, malheureusement, parachever son œuvre, car il mourut trois ans après son retour, le 25 décembre 1635.

Pendant que la France cherchait à consolider plus ou moins bien sa puissance sur ses possessions de Québec et de l'Acadie, elle fondait plusieurs autres établissements sur le territoire maintenant occupé par les États-Unis. Citons, par exemple, Kaskakia (Illinois), 1683, Vincennes (Indiana), 1690, et Iberville (Louisiane), 1699.

Mais, en même temps que la France étendait sa domination sur le territoire américain, l'Angleterre ne demeurait pas inactive. Elle fondait d'abord Jamestown (Virginie), en 1607 ; Plymouth (Massachusetts), 1620 ; le Maryland, 1634 ; Providence (Rhode-Island), 1636 ; Exeter (New-Hampshire), 1637 ; la Caroline du Nord, 1650 ; la Caroline du Sud, 1689 ; la Georgie, 1733. En 1664, les Anglais s'étaient emparés de Fort-Orange et de New-Amsterdam (New York) établis par les Hollandais. Les colonies suédoises créées en Pennsylvanie et sur les bords du Delaware devinrent aussi anglaises.

Plus tard, les guerres suscitées en Europe entre la France et

l'Angleterre, à propos de la succession d'Espagne (1702 à 1713) et de la succession d'Autriche (1744 à 1748) eurent leur contre-coup en Amérique. Les colons américains en profitèrent, sous la direction du gouverneur de la Caroline du Nord, pour déclarer la guerre aux indiens catholiques de la Floride, et le territoire occupé par ces derniers tomba en leur pouvoir soixante ans après.

En 1755, les Anglais attaquèrent l'Acadie dont ils avaient toujours envié la possession. Après maints combats livrés aux valeureux soldats chargés de la défendre, ils en devinrent les maîtres.

Cette guerre, dont les revers furent si pénibles pour la France, devait être suivie d'une autre beaucoup plus terrible pour elle, puisqu'elle eut pour résultat la perte du Canada. Voici ce qui la provoqua.

Les Français, en raison de leurs découvertes, prétendaient avoir droit à toute la vallée de l'Ohio. Ils défendirent en conséquence aux Anglais de s'établir à l'ouest des Alleghanies. Et pour mieux défendre leurs droits, ils construisirent des forts sur la rive sud du lac Érié et le long de la rivière des Français. De plus, ils avisèrent les traiteurs anglais de discontinuer tout commerce avec les sauvages de la Nouvelle-France.

Les colons américains ne tinrent pas compte de la défense des Français et vinrent faire quand même le commerce avec les naturels du Canada. Pour se protéger, ils construisirent des forts sur l'Hudson, sur le lac Ontario et sur la rive sud jusqu'à Oswego.

Pour arrêter le commerce avec les sauvages canadiens, les Français saisirent les marchandises des Américains. Ce que voyant, ces derniers envoyèrent des soldats pour assurer la liberté de leur commerce. Les Anglais, à leur tour, soutinrent leurs colons et la guerre fut déclarée sur les bords de l'Ohio.

Nous n'avons pas à raconter par le détail les diverses batailles que se livrèrent les belligérants. Contentons-nous de dire que la lutte fut ardente et qu'elle donna lieu à beaucoup de beaux faits d'armes ; mais, écrasés par le nombre, les Français devaient en sortir vaincus. Par le traité de 1763, le Canada devenait définitivement possession anglaise.

Comme on peut le voir par ce qui précède, les vieilles haines existant entre l'Angleterre et la France avaient amené plusieurs

conflits en Amérique, et elles furent cause, pour une large part, du peu de développement du Canada.

Tandis que les Anglais appuyaient de manière ou d'autre leurs colons, la France oublia les siens trop souvent. Ces derniers ne furent fréquemment que les victimes des créatures du gouvernement français. A maintes reprises, presque sans vivres et sans armes, ils durent soutenir plusieurs guerres pour défendre le territoire.

Les colons canadiens eurent à souffrir également des luttes que se livraient entre eux les fonctionnaires de la France au Canada. Le clergé lui-même, à propos de la vente de l'alcool aux sauvages, prit part à plusieurs de ces luttes et ses démêlées avec le gouvernement de la colonie retardèrent encore la prospérité du pays.

Pour toutes ces causes, le Canada, bien que fondé depuis au-delà de deux siècles, était fort peu développé lorsqu'il passa aux Anglais et sa population n'était que de 68,000 habitants, dont 8,000 sauvages.

Après le départ des soldats et des employés français, le clergé catholique demeura seul pour faire face aux nouveaux maîtres du Canada et pour protéger les colons abandonnés par la France.

Il ne se découragea pas cependant devant la grandeur de la tâche qu'il assuma immédiatement, et il se hâta d'augmenter, dans la mesure de ses moyens, le nombre des maisons d'éducation afin de protéger la langue française et la religion catholique. Son mérite est d'autant plus grand qu'il fût gêné plus d'une fois dans ce travail par les Anglais qui ne voyaient pas d'un bon œil la ténacité des colons à conserver leur langage et leur culte. C'est donc au clergé que la France doit de posséder dans le nord américain trois millions de Canadiens parlant sa langue et partageant ses mœurs.

G.-A. Dumont.

L'HORIZON

Vaste et profond, tu contiens nos rêves et la belle fumée des batailles monte en toi. Bleu et violet sous le ciel de mai, tatoué d'aurore en juillet, souvent voilé l'automne et gris l'hiver, horizon, cher horizon, tu nous parles de tout, et l'âme fugitive des choses passe en toi, pour communiquer au regard sensible des humains la raison de leur amour et de leur crainte en l'au-delà. On dirait que tu donnes la voix aux vents et aux mers, et, selon ton apaisement ou ta colère, cette voix est douce et cruelle. De tes voiles de deuil ou de la blancheur de tes altitudes dépend l'espérance des mortels.

Quand souffle le vent du nord, en rythmes indécis, on croirait entendre l'écho triste et lointain des révolutions sanglantes ; les nuits sombres naissent de toi comme nos tremblements, et les aubes vermeilles des clairs matins, par toi, se posent sur la terre !

Horizon sans bornes, horizon de mystère, es-tu le port de l'infini où s'émiettent les pensées des âmes exilées ? Par delà l'océan de tes lignes éternelles, la flamme des jours éteints a-t-elle un nouveau reflet sur la plage des destinées ?

* * *

Vaste et sublime horizon de nos âmes, toi qui contiens les secrets de la vie, puisque nos âmes bornées par le pli de tes voiles n'anticipent qu'à demi sur les champs que tu caches, abaisse-toi donc, déchire-toi donc un instant, que je contemple à loisir le livre des univers tenu par Celui qui les possède et les contient ! Alors, sachant peut-être que rien n'est perdu, je le dirai à tous, et chacun comptera sur le prix de ses misères....

Dorment-ils bien ceux de la grande nuit ? Dorment-ils bien ceux qui dorment dans l'au-delà de nos chimères, plus loin que l'horizon confus de nos pensées ?

Ah ! non, pourquoi ferai-je ces interrogations enfantines ? Pourquoi ? Plutôt que d'approfondir tes gouffres terrifiants, plutôt que de sonder tes abîmes, cher horizon, je contemplerai ton azur, je ferai halte à tes portes et pour être plus léger et ne glaner que tes restes de rêves, je chasserai Pascal, je sourirai devant les systèmes des philosophes, devant leur logique, quelle logique ! et pareil à l'héroïne de la légende du haut de sa tour, je lorgnerai ta surface, cher horizon ; mon page, mon beau page, ce sera mon cœur, et mon espérance sera ton azur ! De l'azur, du soleil et du ciel, un peu d'eau, peu de terre ; c'est déjà une sagesse.

Louis-Joseph DOUCET.

LISTE DES ABONNES

Jos. Adam
Hon. Horace Archambeault
Jos. Archambeault
Jos. Archambeault (Palmeri)
Eugène Audette
John Barry
Conrad Bastien
Germain Beaulieu
Jos. Beaulieu
Alphonse Beauregard
Henri Beauregard
J.-L. Beauregard
L.-A. Bédard
Hon. F.-L. Béique
Bernard Bernard
J.-A. Bernard
Dr Arthur Bernier
Jos. Berthiaume
Henri Bertrand
Tancrède Bienvenu
Jean Bisaillon
A. Bissonnette
Mme W.-E. Blumhart
Gaston Bonnier
A. Bouchard
Bourbeau Rainville
Dr R Boulet
Henri Bourassa
Alb. Bourgeois
Bernardin Boutet
Alp. Bouvier
Gustave Boyer
Nap. Brisebois
Eugène Brissette
Donat Brodeur
Hon. L.-P. Brodeur
Alc. Brosseau
Hon. Juge A.-A. Bruneau
Arthur-E. Brunet
Rodolphe Brunet
John Bumbray
Léo Caron
Mme R. Carrière
Dr E.-P. Chagnon
Gustave Chagnon
Nap. Champagne
William Chapman
Jean Charbonneau
C.-A. Chenevert
Dr Choquette
Hon. Juge F.-X. Choquet
C.-A. Chouillou
Mme Z. Comtois
Alp. Corriveau
Philémon Cousineau
Mme E.-R. Croteau
Eugène Cyr
Jean D'Amour
Dr E.-G. Dagenais
Hon. Raoul Dandurand
Athanase David
F.-L. David
Hon. L.-O. David
Leblond de Brumath
Hon. Jérémie Décarie
Romuald Delfausse
Dr A. De Martigny
Mlle Jacqueline L. De Martigny
Dr F.-J. Demers
Mlle Emma Demers
Hector Demers
Dionis Desaulniers
Gonzalve Desaulniers
Gaspard DeSerres
Dr N. Dionne
Louis-J. Doucet
Mlle Noéla Dubrule
L'abbé Naz. Dubois
J.-A. Ducharme
Dr Henri Duhamel
G.-A. Dumont
P. DuTremblay
Arthur Ecrément
Paul Ethier
E. Fabre-Surveyer
Albert Ferland
J.-P. Filion
Louis Fontaine
Zénon Fontaine
Hon. L.-J. Forget
Rodolphe Forget
Emery-H. Fortier
Hon. Juge T. Fortin
J.-A. Francœur
Achille Fréchette
Mme J.-A. Gagnon
Honoré Gervais
Charles Gill
Rodolphe Girard
Jos. Girouard
Eugène Godin
J. Léonidas Godin
Sir Lomer Gouin
J.-B. Goyer
Lucien Gravel
Ludger Gravel
Henri Grignon
Henri Hains
Louis Hains
Elzéar Hamel
Dr J.-A. Handfield
Gabriel Hanotaux
Casimir Hébert
L.-P. Hébert
Dr H. Hervieux
Norbert Hotte
L'abbé V.-A. Huard
Mme Huguenin (Madeleine)
F. Hurtubise
Amédée Jasmin
Alfred Labelle
Dr J.-E. Laberge
Dr E.-P. Lachapelle
Emery Ladouceur
J.-Cléophas Lamothe
Gustave Lamothe
Mlle Hermine Lanctôt
Godfroi Langlois
Mendoza Langlois
Clovis Laporte
Dr L. Laberge
Dr P.-H. Laporte
Eugène Lassalle
Rodolphe Latulippe
Sir Wilfrid Laurier
Alex. Lavallée
Arsène Lavallée
Armand Lavergne
Hon. Juge L. Lavergne
J. A. Leblanc
Jos. Leclerc
F.-Gustave Leduc
Mme Cécile Léger
Mlle Eugénie Lefebvre
Mlle Yvonne Lemaître
Dr Eugène Lemieux
Hon. Rodolphe Lemieux
Dr Albert Lesage
Sévérin Letourneau
L'abbé A. Leveillé
Lionel Leveillé (E. Gallèze)
Origène Leveillé
Maurice Loranger
Albert Lozeau
Albert Maillé (Dreux)
Rodrigue Maillé
Dr Gaston Maillet
Paul Mainfray
Hon. Juge Paul Martineau
E.-Z. Massicotte
Eric Maurice
Dr Alphonse Mercier
Honoré Mercier
Adrien Messier
P. B. Migneault
Emile Miller
C.-A. Millette
Arthur Monday
Hercule Mondoux
G.-A. Monette
F.-D. Monk
Dr E. Montpetit
Rodolphe Monty
J.-O. Mousseau
C.-A. Pariseault
J.-N. Pauzé
Dr A. Payette
Louis Payette
Alfred Pelland
Dr Frédéric Pelletier
Ernest Perras
J.-N. Perrault
J.-L. Perron
Adrien Plouffe
Eddy Ponton
Henri-W. Prevost
Jules-Edouard Prevost
Jean Prévost
Alphonse Racine
Hon. H.-B. Rainville
Hubert Raymond
Fernand Rinfret
Thibodeau Rinfret
Hon. Juge J.-E. Robidoux
Tancrède Robillard
Alfred Rochette
Dr J.-A. Rodier
Henri Roullaud
Dr J.-A. Rouleau
A.-A. Rouleau
A.-V. Roy
Elzéar Roy
F.-X. Roy
Dr J.-H. Roy
L'abbé C.-A. Santoire
Mlle Gabrielle Senécal
J.-B. Sigouin
Chs-E. Stanton
F. St-Germain
Lionel St-Germain
Louis-J. Tarte
Adrien Thibaudeau
Mme Alfred Thibaudeau
J.-P. Thibaudeau
Henri Tillman
Ernest Tremblay
Mlle Blanche Turcotte
Louis-P. Turcotte
Hon. Adelard Turgeon
Roméo Turgeon
Dr C.-N. Valin
J.-B. Valiquette
Arthur Vallée
J.-M. Wilson
Lawrence-A. Wilson